

## Rencontre avec Volker Schlöndorff

**Lundi 12 novembre les Studio rendaient hommage au cinéaste allemand Volker Schlöndorff.**

**A 14 heures et à 19h30, en partenariat avec la Cinémathèque, ils projetaient une nouvelle version du Tambour, en présence du réalisateur. A 18h30, celui-ci dédicaçait ses deux livres, "Tambour battant : Mémoires" de Volker Schlöndorff, et "La Mer à l'aube : Les dernières heures de Guy Môquet".**

Et le soir à 19h45, le réalisateur était au Studio 7 pour nous présenter son dernier film, *La Mer à l'aube*, réalisé pour la télévision. C'est d'ailleurs la chaîne Arte qui a gracieusement prêté la copie du film au Studio pour cette soirée. Le livre éponyme cité plus haut a été écrit par le cinéaste à peu près en même temps que le film. Après la projection, Volker Schlöndorff est venu échanger avec le public avec beaucoup de simplicité et de modestie. Il commence d'ailleurs par une proposition surprenante : il pense qu'il y a probablement dans la salle des gens qui en savent plus que lui sur le sujet du film et il serait heureux de les entendre.

Un spectateur, originaire de Nantes et qui avait 17 ans à l'époque des faits (octobre 1941), intervient pour féliciter le réalisateur sur la justesse et la beauté de son film dont il admire la charge émotive et la grandeur. Il remarque que le cinéaste fait peu d'allusions aux fusillés de Nantes. Volker Schlöndorff lui répond que c'est juste : ce sont les otages de Chateaubriant qui sont devenus une légende, probablement parce que le PCF à l'époque le souhaitait. Les hommes ont besoin de légendes et de mythes pour comprendre l'histoire et se légitimer. Et il est des personnages qui se prêtent mieux à ce rôle : c'est le cas de Guy Môquet, ou de Sophie Scholl en Allemagne. Pour le cinéaste, nous avons besoin plus de légendes que d'histoires réelles. D'où la nécessité pour lui de faire ce film. Mais son objectif principal, c'est de s'intéresser aux réactions des condamnés, de réfléchir à leurs comportements, qu'il trouve admirables. À une question de la salle sur le curé interprété par Jean-Pierre Darroussin, Volker Schlöndorff précise que la belle phrase prononcée par le prêtre, assénant qu'il faut écouter sa conscience plutôt que d'obéir à des ordres mauvais, n'est pas du prêtre mais de lui-même. Il ajoute que le reste des propos du curé est bien de lui. Pour rester fidèle à ce qui s'est passé dans la baraque, entre les otages et avec le curé, le cinéaste s'est appuyé sur la relation qu'en a faite par écrit un des otages de la scène qui n'a pas été fusillé. Pour le reste, il a pu lire en entier le compte-rendu qu'a dressé Ernst Jünger de l'événement à la demande du général Otto von Stülpnagel, comme c'est indiqué dans son film. C'est l'occasion pour le cinéaste de dire ce qu'il pense de ce grand écrivain allemand dont l'oeuvre complète est traduite dans la Pléiade, à l'exception de ce rapport. Et pour cause : le romancier en avait honte et il en avait brûlé l'original. Volker Schlöndorff ajoute que le dialogue qu'il a introduit dans son film, entre Arielle Dombasle et l'écrivain rend compte d'une pirouette authentique de celui-ci : il avait décliné une occasion d'abattre le dictateur Hitler. Son argument était bien qu'il voulait rester témoin plutôt que devenir acteur de l'Histoire. Pour le cinéaste, Ernst Jünger est une « planche pourrie » (sic) de la littérature allemande qui s'est rendu volontairement complice de la barbarie nazie. Volker Schlöndorff revient ensuite sur le débat qui secoue les militaires allemands quant à savoir si fusiller des otages est efficace pour enrayer le « terrorisme ». Bien évidemment, pour lui, c'est une solution « non-productive ».

Le lendemain de l'exécution des otages de Nantes et de Chateaubriant, un nouvel attentat était perpétré à Bordeaux. Les exécutions sont simplement monstrueuses, comme en témoigne le film.

À une spectatrice, professeur d'histoire à la faculté, qui fait remarquer que les exécutions relèvent de l'irrationnel et de la folie tragique d'Hitler, le cinéaste répond que nous sommes alors en 1941. Hitler a conquis l'Europe avec une facilité incroyable, les officiers allemands le prennent encore pour un stratège génial et lui font confiance. Un spectateur se demande si le jeune soldat allemand qui arrive du front russe et qui s'évanouit quand il doit participer à l'exécution est le pendant allemand en quelque sorte de Guy Môquet. Volker Schlöndorff répond que ce n'était pas son intention : il voulait juste mettre en scène un soldat « noble », antithèse du méprisable Ernst Jünger. Il s'est inspiré d'une nouvelle d'Heinrich Böll, militant de la paix et prix Nobel de littérature, qui raconte une scène du même ordre. Et le cinéaste s'est imaginé que le jeune soldat pacifiste qu'il met en scène aurait pu être Heinrich Böll lui-même qui, effectivement, était en France à l'époque des faits. Il devient ainsi dans son esprit le contrepoids du détestable officier. Pour Volker Schlöndorff, *La Mer à l'aube* n'est pas une fiction cinématographique, ni même une oeuvre de cinéma : elle est trop proche de la réalité. Mais il lui fallait raconter cette histoire, essentielle, comme un devoir moral. À une spectatrice étudiante qui lui demande comment il a réagi en voyant l'émotion du public, le réalisateur répond qu'il n'a jamais pensé à l'impact émotionnel du film, mais qu'il l'avait constaté sur lui-même pourtant en écrivant le scénario. Il se souvient avoir beaucoup pleuré en rédigeant le passage qui se déroule dans la baraque, quand les condamnés écrivent leurs lettres. Puis Volker Schlöndorff termine la rencontre en soulignant que *La Mer à l'aube* est un film à petit budget : il y a peu d'acteurs connus parce qu'il n'avait pas de quoi payer leur cachet. Il s'est donc tourné vers des inconnus. Pour aider les comédiens à s'approprier leur rôle, il a demandé que chacun lise à fond la lettre réellement écrite par le personnage qu'il jouait et qu'il la relise aussi souvent que possible. Cela a créé une atmosphère particulière et a contribué à la réussite du film.

**Claude Dupeyrat, avec son aimable autorisation**